# DISCOURS

Sur la néceſſité d'établir à Paris une Société pour concourir, avec celles d'Amérique & de Londres, à l'abolition de la traite & de l'eſclavage des Nègres.

*Prononcé le* 19 *Février* 1788, *dans une Société de quelques Amis, raſſemblés à Paris à la priere du Comité de Londres.*

Nouvelle Edition, corrigée & augmentée.

---

*Non poteſt honeſtum eſſe quod non eſt liberum; nam quod timet ſervit.* SENEQ.

---

Avril 1788.

BCJCB

# DISCOURS

## Sur la néceſſité d'établir à Paris une Société pour concourir, avec celle de Londres, à l'abolition de la traite & de l'eſclavage des Nègres.

*Prononcé le 19 Février 1788, dans une Société de quelques amis, raſſemblés à Paris, à la prière du Comité de Londres.*

---

*Non poteſt honeſtum eſſe quod non eſt liberum; nam quod timet ſervit.* SENEQ.

---

LA Miſſion honorable que nous venons remplir ici, Meſſieurs, eſt tellement importante dans ſon objet, que nous nous croirions coupables de différer un ſeul inſtant à la dépoſer dans les mains qui doivent en aſſurer le ſuccès.

Une Société reſpectable s'eſt formée à Londres pour faire abolir légalement, l'horrible trafic des Nègres : elle invite tous les hommes, amis de leurs ſemblables, à concourir avec elle, pour accomplir par-tout cet œuvre de juſtice : elle nous invite à chercher, à raſſembler en France des perſonnes zélées, & capables de répandre les lumières qui doivent y préparer & déterminer cette révolution. Pourrions-nous mieux remplir les intentions de cette Société, qu'en nous adreſſant à des hommes, dont le vœu le plus ardent eſt de voir réparer les erreurs, les folies, les atrocités des ſiècles paſſés, & s'avancer le ſyſtême de paix & de fraternité qui devroit unir tous les Peuples?

Vous devez vous rappeller à quels foibles efforts l'Amérique libre doit l'amélioration du ſort de ſes Nègres. Un ſeul homme, preſque ſans appui, ſans fortune, n'ayant d'autre force que celle de ſa volonté, entreprend de faire abolir l'uſage des Eſclaves dans ſa Patrie. Il va, prêchant par-tout ſa doctrine : les yeux de ſes frères les Quakers s'ouvrent les premiers à la lumière. Il eſt ſi aiſé de les faire ouvrir à des hommes ſans vanité, ſans prétention, toujours occupés d'objets graves, & qui, par la nature de leurs principes religieux, ne peuvent ſe propoſer, dans toutes leurs démarches, que le plus grand bien de l'humanité. Ces Quakers, contre leſquels la légéreté

de l'ignorance, plus encore que la perverſité, a cru prouver des calomnies, en les répétant ſouvent, ces Quakers arrêtent qu'il eſt injuſte, inhumain, irréligieux de retenir des hommes dans l'eſclavage, de commander à leur penſée, à leur volonté, de s'emparer du fruit de leurs travaux, & les fers tombent des mains de cinquante mille Eſclaves épars dans les quatre États du Nord de l'Amérique (1).

Il étoit plus difficile de faire adopter une pareille doctrine dans les États du Midi. Le nombre des Noirs y étoit bien plus conſidérable : il excédoit de beaucoup le nombre des Blancs.

Il paroiſſoit ſi utile aux ſpéculations de la cupidité de vendre le produit des ſueurs & du travail d'Eſclaves nombreux, ſans être obligé de les ſalarier ; il paroiſſoit ſi commode de n'avoir qu'à commander, pour courber vers la terre tous ces Captifs, de n'avoir qu'à prodiguer les menaces & les châtimens, pour les contraindre à arracher de ſon ſein, & malgré les feux d'un ſoleil dévorant, des productions recherchées, qu'on ſe perſuada facilement, que cet eſclavage étoit une Loi de la nature ; qu'elle avoit condamné des hommes à ſervir d'autres hommes, comme des animaux domeſtiques; que ſa volonté étoit ſuffiſamment atteſtée

(1) Il faut rendre une égale juſtice à tous ceux qui, dans l'origine, ont contribué à cette révolution. Un autre Quaker, nommé *Woolman*, y eut la plus grande part avec Benezet.

par la différence des couleurs. On ſe perſuada qu'il étoit impoſſible de faire produire le ſol de l'Amérique par une autre culture, que par celle des Noirs eſclaves. Ainſi les ſophiſmes ſe joignoient à l'intérêt perſonnel & à l'habitude, pour juſtifier cette horrible injuſtice.

Cependant, tel eſt, Meſſieurs, l'empire de la raiſon, quand elle ſe développe ſous l'égide de la liberté ; à peine l'indépendance des États-Unis eſt conſolidée, que la queſtion de l'eſclavage des Noirs s'agite dans les États Méridionaux, que leur cauſe y eſt embraſſée, défendue avec chaleur par les meilleurs eſprits, par les perſonnages les plus reſpectables. Il étoit, en effet, difficile qu'on n'arrivât pas à ce point. De quel droit pouvoient-ils s'obſtiner à retenir dans l'eſclavage d'autres hommes, ceux-là même qui venoient de cimenter de leur ſang cette vérité éternelle : *tous les hommes ſont nés libres & égaux* ? & par quelle inconſéquence auroient-ils conſervé l'uſage de la ſervitude, lorſque l'inégalité du droit de repréſentation (1), & de l'aſſiette de leurs taxes, eſt fondée ſur cette opinion générale, que le produit du travail forcé eſt inférieur à celui du travail libre ?

(1) Le droit de repréſentation dans le nouveau ſyſtême fédéral des États-Unis eſt fondé ſur ce calcul, que le rapport du travail de l'Eſclave à celui de l'homme libre eſt de quatre à ſept.

Mais tel eſt le malheur des inſtitutions vicieuſes & des mauvaiſes habitudes, que même lorſqu'elles deviennent odieuſes, l'appréhenſion du changement leur prête encore des forces, pour porlonger leur exiſtence. Des craintes, fondées ſeulement en apparence, ont arrêté pendant long-temps la légiſlation, prête à briſer ces chaînes, forgées par la cupidité. On craignoit, & la conſcience du crime dont on étoit coupable étoit peut-être la vraie cauſe de cet effroi, on craignoit que, rendus à la liberté, les Nègres n'en abuſaſſent ; on craignoit que, ſi long-temps martyrs, ils ne cherchaſſent à ſe venger de leurs bourreaux ; on craignoit qu'armés & nombreux, ils ne ſuſcitaſſent des troubles, & même des guerres dangereuſes ; & parmi ceux même qui traitoient ces craintes de chimères, il en étoit qui n'enviſageoient que comme un malleur public, comme un grand déſordre, l'union conjugale des Blancs & des Noirs, que la liberté rendue à ces derniers rendroit plus fréquente.

Sans doute il ne faut pas blâmer la circonſpection des Légiſlateurs qui temporiſent, ſur-tout lorſqu'il eſt queſtion d'amener une criſe qui va décider du ſort de milliers d'hommes ; ſur-tout lorſqu'on peut craindre qu'elle n'enfante des crimes, faute d'avoir préparé les eſprits ulcérés par de longs reſſentimens ; ſur-tout enfin, lorſque, faute d'accompagner ce changement de ſages pré-

cautions, on pourroit réduire à la misère ceux qu'on veut tirer de la ſervitude, par-là rendre nul le bienfait de la liberté, & fournir un nouveau prétexte à la tyrannie de l'intérêt perſonnel, & aux calomnies contre les politiques Philoſophes.

Mais, en approuvant cette prudente tentative, ayons le courage de blâmer les motifs qui la prolongeroient, ſans égard pour le ſort des Nègres, ſans utilité pour l'intérêt, ſans néceſſité pour la sûreté des Blancs.

Pourquoi craindre, par exemple, la main de l'homme qu'on affranchit volontairement, qu'on embraſſe comme ſon frère, qu'on fait aſſeoir à ſes côtés, à qui l'on reſtitue tous ſes droits, le droit ſurtout de ſe ſervir de ſa raiſon pour ſon bonheur ?

On ne connoît donc pas l'influence prodigieuſe de la liberté ſur le développement de la raiſon humaine, & ſur l'établiſſement de la paix univerſelle ! On ne ſait donc pas que la raiſon n'a jamais fait de progrès, n'arrivera jamais à ſon dernier degré de perfectibilité que par la liberté ; que la paix univerſelle n'exiſtera jamais, que lorſque toutes les Sociétés ſeront libres !

Dans une Société libre, l'homme eſt entraîné par ſon intérêt perſonnel à développer ſes facultés au plus haut degré : dans une Société libre, on ne peut ſe gouverner que par la raiſon univerſelle, & la raiſon univerſelle force à vouloir eſſen-

tiellement la paix & le bien de tous les hommes.

En me livrant à ces douces idées, je ne puis m'empêcher, Meſſieurs, de vous faire remarquer l'erreur où l'on tombe lorſqu'on veut éclairer les hommes, au ſein de la ſervitude & ſans la détruire. Vous entendez crier par-tout : *Eclairez les hommes, & ils deviendront meilleurs* ; mais l'expérience de tous les ſiècles nous dit : *Rendez les hommes libres, & ils deviendront néceſſairement & rapidement éclairés, & ils ſeront néceſſairement meilleurs.*

A quoi ſervent en effet les lumières, quand les eſprits ſont ſubordonnés, quand les penſees ſont captives ? Ne ſait-on pas que la captivité comprime la faculté de penſer dans preſque tous les hommes ? Ne ſait-on pas que ceux qui réſiſtent à cette compreſſion, doivent s'interdire l'uſage de leurs idées, les concentrer dans eux-mêmes, s'ils ne veulent s'expoſer à la perſécution ? Ne voit-on pas qu'alors les vérités politiques doivent ſe circonſcrire dans un petit cercle d'hommes ? Indépendamment de la timidité ou de l'inſuffiſance de ce petit nombre d'hommes, la misère, compagne inſéparable du deſpotiſme & de l'ignorance, la misère qui abſorbe tous les momens, toutes les forces, toutes les idées du peuple, ne lui laiſſe plus ni facultés, ni loiſir pour s'éclairer. La lumière générale, celle qui tend à la félicité publique, eſt donc doublement incom.

patible avec l'eſprit de ſervitude. Se propoſer de la répandre, en retenant les hommes dans les fers, c'eſt vouloir éclairer des êtres qu'on prive de leurs yeux, c'eſt vouloir procréer par l'avortement.

Si j'inſiſte ici, Meſſieurs, ſur cette idée, c'eſt qu'il eſt un préjugé fatal accrédité par les partiſans du deſpotiſme ; ils cherchent à le juſtifier ; ils eſſaient de conſoler les hommes de ſes vexations, en prétendant que la raiſon peut ſe développer au milieu des entraves. Je ne parle pas ici des arts agréables, ou de l'art d'arranger les mots ; ils peuvent briller ſous le deſpotiſme. Mais en eſt-il de même des ſciences politique ou morale ? Je veux qu'il échappe quelques étincelles au milieu des ténèbres du deſpotiſme ; je veux que de temps en temps s'élancent, en briſant leurs fers, des hommes de génie, qui prêchent les plus grandes vérités, parmi les ames ſans reſſort, qui quelquefois les admirent, plus ſouvent aident à les perſécuter, & jamais ne les imitent. — Mais à quoi ſervent ces éclairs de la raiſon dans quelques individus ? Quelquefois à les rendre meilleurs, plus ſouvent à ſatisfaire leur vanité, mais jamais à éclairer *la maſſe* entière de la Nation. — C'eſt que pour s'éclairer, il faut de l'attention, ç'eſt que l'attention exige du temps, des facultés, de l'intérêt ; c'eſt que la maſſe d'un peuple eſclave n'a ni temps, ni facultés, ni inté-

rets : la liberté ſeule peut donner ces trois choſes.

Ainſi, quand on voudra ſérieuſement éclairer les hommes, & améliorer leur état ſocial & individuel, on ne ſe bornera pas à leur donner des livres ou des académies, on leur déliera les mains. Encore une fois, rendez l'homme libre, il s'éclairera, il deviendra bon mille fois plus aiſément, plus promptement qu'en lui donnant les meilleurs ouvrages, & le forçant à reſter Eſclave. Comment, en effet, peut-il faire cas des livres, quand il voit les hommes qui le prêchent, violer la première des vérités : *tous les hommes ſont nés libres* ? Ne doit-il pas croire alors qu'on ſe joue de lui par la plus vile hypocriſie ? Et ſi, dans cet état de choſes, il peut acquérir quelque ſcience, n'eſt-ce pas celle de rendre fourberie pour fourberie?

On ne tariroit pas ſi l'on vouloit approfondir ce ſujet, ſi l'on vouloit démontrer complettement qu'il n'y a qu'un moyen d'élever l'homme & tous les hommes à la fois, & d'augmenter la maſſe du bonheur public. — La liberté. — En la rendant aux Nègres, ceſſez donc de les craindre : devenus nos frères, ils ne tarderont pas à s'éclairer, à devenir bons, &, ce qui peut-être eſt plus difficile, les Maîtres eux-mêmes ſeront forcés de s'éclairer, de devenir bons ; car l'eſclavage eſt un moyen infaillible de corrompre deux hommes à la fois, le Maître & l'Eſclave.

Les autres motifs qui ont arrêté la reſtitution de la liberté des Nègres dans les États Méridionaux, ne ſont pas mieux fondés que celui qui vient d'être diſcuté : je m'étendrois trop en entreprenant de les approfondir. Réſervant cette diſcuſſion à d'autres momens, je me bornerai à vous obſerver que les États du Midi de l'Amérique, en attendant la dernière déciſion qui doit proſcrire à jamais l'eſclavage, ont défendu pendant trois ans l'importation ultérieure des Eſclaves ; & comme la raiſon doit toujours aller en ſe perfectionnant dans cet heureux continent, comme tous les préjugés doivent ſenſiblement ſe diſſiper, il n'y a pas de doute qu'avant l'expiration de ce terme, aucun des États-Unis ne ſera plus flétri de cette tache d'inhumanité.

Tel eſt l'eſprit d'une Secte, dont la morale eſt la Religion, dont la CHARITÉ ET LA BIENVEILLANCE ſont le principal dogme ; elle ne peut exiſter, ſans s'occuper à chaque inſtant du bien, ſans l'étendre à tous les hommes. — A peine les Quakers ont-ils conſommé l'œuvre d'humanité, par eux entrepriſe en Amérique, que leurs frères d'Angleterre ont tenté de faire rendre la même juſtice aux Noirs des Colonies Angloiſes.

Les préjugés étoient ici plus difficiles à vaincre. Les Planteurs ne ceſſent de répéter, depuis deux ſiècles, qu'on ne peut avoir de ſucre ſans voler

tous les ans des milliers d'hommes ſur la côte d'Afrique. Ils ne ceſſent de répéter que les Iſles à ſucre ſont la première baſe des richeſſes de la Grande-Bretagne : c'eſt une double erreur. Les Quakers ſe ſont bornés à renverſer la première, & à prétendre qu'on pouvoit avoir du ſucre, ſans faire le métier de brigand & de bourreau.

On les a d'abord traités de fous. Depuis George Fox, qui fut mille fois hué, traîné dans la boue par les Prêtres de ſon temps, dont il dévoiloit le charlataniſme & les vices, juſqu'à Benezet, qui a prêché la liberté de tous les hommes, tel a été les ſort des Quakers qui ont voulu faire le bien. On les a pourſuivis par le ridicule ; mais les Quakers, comme tous les hommes, ou Religieux, ou Moraux, ou profondément pénétrés de grandes & utiles vérités, ont été inſenſibles aux injures. Ils ont dit : ridiculiſez-nous, mais écoutez. A force de prêcher, ils ont attiré dans leur parti des hommes graves, penſans, bienfaiſans, & le peuple a ſuivi, & les railleurs ſe ſont tu.

L'effet de cette révolution (1) a été rapide &

(1) La juſtice oblige de dire que les Quakers ne ſont pas les ſeuls qui aient dans l'origine, & par leur exemple, contribué à cette révolution. — Les Frères Moraves, appellés encore *Hernutes*, ou Frères de l'Union, n'ont jamais reçu de Nègre qu'ils ne l'aient affranchi. Ils ont

général ; & c'eſt un ſervice qu'on doit à la révolution qui a créé les États-Unis. Elle a imprimé dans l'eſprit de la plupart des hommes, un reſpect vraiment religieux pour la cauſe de la liberté ; elle leur a imprimé de l'averſion, de l'horreur pour tous les procédés tyranniques, ſous quelque forme qu'ils ſe maſquent, & quelque ſoient les individus qu'ils oppriment. De toutes parts dans la Grande-Bretagne, on a donc loué, accueilli le projet d'abolir la traite & l'eſclavage des Noirs. Une Société s'eſt formée dans cette vue ; car pour vaincre les efforts puiſſans de l'intérêt, les efforts iſolés de la raiſon ſeroient ſou-

---

toujours regardé l'eſclavage comme la violation des Loix divines & humaines ; & dans leurs nombreuſes miſſions, toutes ſoutenues par la frugalité, le travail de leurs mains, & la pratique de toutes les vertus ſecourables, ils n'ont pas ceſſé de réclamer les droits des hommes les uns envers les autres. Les Moraves ont imprimé dans tous les eſprits une opinion ſi reſpectable de leur morale pacifique & de leur conduite exemplaire, que le Congrès d'Amérique encourage leurs établiſſemens près des Sauvages, comme un moyen sûr de les civiliſer, & de les amener à la paix. Les Gouvernemens, qui, comme le Congrès, accueilleront ces Sectes, en reſſentiront d'heureux effets : elles ne ſouffrent ni la fainéantiſe, ni la fauſſe dévotion, ni la ridicule vanité. Aucun individu, s'il n'eſt affligé de maladie, n'eſt admis dans leur ſein, qu'autant qu'il y apporte l'amour de l'ordre & du travail, & qu'il ne cherche pas à vivre aux dépens des autres.

vent trop foibles. Les villes les plus conſidérables, la Capitale de l'Angleterre même, ont préſenté des pétitions au Parlement pour appuyer ce projet. — Il doit y être ſecondé par l'éloquence de ſes Membres les plus célèbres. Les Noirs ont donc enfin, comme les Indiens, trouvé des défenſeurs, & plus heureux que ces Indiens, ils en ont trouvé dans toutes les claſſes, dans toutes les Sectes (1), parmi les Commerçans même. Il n'y a qu'une voix, qu'un cri dans la Nation Angloiſe. Tant il eſt aiſé de réveiller chez un peuple *libre* le ſentiment qui ne devroit jamais s'éteindre, de la juſtice & de l'humanité ; tant il eſt aiſé de le réveiller chez des hommes, auxquels la forme de leur Gouvernement donne l'habitude de la réflexion.

La voix des Planteurs mêmes va toujours en foibliſſant, & faut-il en être ſurpris ? Lorſque la cupidité privée de l'appui des maximes flétries du deſpotiſme, eſt forcée, pour ſe juſtifier, d'emprun-

(1) Les non-Conformiſtes ont préſenté une pétition. — Le célèbre Prieſteley a prêché un Sermon ſur ce ſujet dans le mois dernier. Le haut Clergé même s'eſt élevé contre la traite des Nègres. La Société qui en pourſuit l'abolition eſt préſidée par M. Granville Sharp, un de ces hommes précieux, qui ſemblent nés pour la deſtruction des abus. M. Sharp depuis vingt ans combat, par des Écrits, dans le public & dans les Tribunaux, la traite & l'eſclavage des Noirs.

ter celles de l'humanité, peut-elle long-temps maintenir ſes prétentions? Tel eſt aujourd'hui le ſort des Planteurs, réduits à ſoutenir le mépriſable ſophiſme, que l'eſclavage des Nègres eſt un acte de bienfaiſance envers eux ; ils ſentent ce triſte argument expirer ſur leurs lèvres ; ils ſentent eux-mêmes l'horreur générale qu'inſpire leur titre ſanguinaire de propriété.

Puiſque cette cauſe excite un intérêt ſi général, puiſque le Miniſtère lui-même paroît diſpoſé à l'accueillir, il ne faut pas douter qu'elle réuſſiſſe, & que l'Angleterre, en prohibant d'abord la traite des Noirs, & enſuite en les affranchiſſant, ne donne en Europe, le premier, le grand exemple d'une Nation qui renonce à une oppreſſion enviſagée comme utile ; exemple qui prouvera encore la force de l'influence de la liberté ſur l'amélioration des peuples.

Au milieu de cette fermentation qui agite toutes les têtes dans la Grande-Bretagne, les hommes de bien, les hommes éclairés qui exiſtent en France reſteroient-ils dans l'inaction ? Se borneroient-ils à faire des vœux pour le ſuccès du bill qui doit améliorer le ſort des Noirs dans la Jamaïque ? Ne doivent-ils pas deſirer de profiter de cette agitation des eſprits, pour procurer aux Nègres de nos Colonies la reſtitution de leurs droits ?

La Société de Londres a dû croire qu'elle trouveroit en France un concours énergique à ſes vues ; nous oſons en répondre, ſon eſpoir ne ſera pas trompé. Elle s'eſt adreſſée à nous, pour répandre les livres qu'elle a fait imprimer & publier en Angleterre, pour l'inſtruction publique. Elle voudroit voir ſe former dans chaque État en relation avec les contrées que les Eſclaves cultivent, une Société ſemblable à la ſienne.

Trop judicieuſe pour accuſer les Gouvernemens de ce barbare eſclavage, elle voudroit que le pouvoir, éclairé par-tout ſur cette matière, fût par-tout invité à faire ce qu'elle demande au Parlement d'Angleterre.

Nous avons rendu compte dans les Papiers publics (1) de ſes intentions ; bien perſuadés de notre inſuffiſance, bien perſuadés, en même temps, comme le Comité de Londres, qu'on ne peut réuſſir, malgré les meilleurs ouvrages, ſans l'activité toujours en exercice d'une Société conſtamment occupée de cet objet, nous avons cru devoir vous mettre ſous les yeux le vœu de la Société Angloiſe, & vous inviter à rechercher com-

(1) *Voyez* l'Analyſe des Papiers Anglois, Journal intéreſſant, imprimé à Paris, dans lequel les Auteurs veulent bien aſſurer une place à tout ce qui ſe publiera ſur ce ſujet. On ſouſcrit à Paris, pour ce Journal, chez Lejay fils, Libraire, rue de l'Échelle.

ment on pourroit remplir des intentions qui nous ſemblent mériter l'approbation particulière de notre Patrie & de ſon Gouvernement.

En effet, indépendamment du motif prépondérant de l'humanité, l'intérêt national, l'intérêt du Gouvernement, l'intérêt des Planteurs François même, tout commande à de vrais Patriotes de prêter leur attention & leurs efforts à cette révolution.

Tel eſt le rapport intime qui enlace l'Angleterre & la France l'une à l'autre, que rien de ce qui ſe paſſe chez l'une, ne peut plus être étranger à l'autre ; qu'un grand évènement chez l'une, produit un contre-coup chez l'autre. Or, dans les évènemens de ce genre, on doit ranger ſans contredit l'affranchiſſement futur des Noirs des Iſles à ſucre. Qui ſait en calculer les effets, verra que cet évènement doit avoir la plus grande influence ſur les Colonies Françoiſes ; qu'il peut les ruiner, ſi elles réſiſtent à cet exemple ; qu'il peut les enrichir, ſi elles la ſuivent. Ce double effet doit être l'infaillible conſéquence de la démonſtration, du fait, qu'une main libre féconde mieux le ſol qu'une main eſclave. Le régime de la liberté fait naître l'abondance : or, plus il y a d'abondance, plus le Planteur vend, plus le fiſc reçoit, plus la concurrence eſt écartée par le bon marché, ſuite de l'abondance ; & plutôt, par

conſéquent

conſéquent, le commerce des Nations rivales de l'Angleterre eſt écraſé. Il n'y a donc point à balancer ici : ſi cet axiôme de culture eſt vrai, même pour les cannes à ſucre, comme l'expérience le prouve (1) ; ſi l'Angleterre abjurant le vieux ſyſtême, s'y conforme, la France doit l'exécuter & peut-être la prévenir, pour conſerver ſes Colonies : & dans ce cas, il eſt du devoir des Patriotes François d'obſerver les mouvemens, d'étudier la marche de l'Angleterre. — Étude noble, ſans doute, puiſque la guerre n'en doit pas être

(1) La Société de Londres a raſſemblé beaucoup de faits & de calculs qui le prouvent ; mais en voici un déciſif, & qu'on ne révoquera pas en doute. Je le tire d'une note manuſcrite de l'excellent patriote M. Poivre. Voyageant en 1750 à la Cochinchine, où la canne à ſucre ſe cultive librement, il ſe convainquit que le travail libre, même pour la production du ſucre, rendoit bien plus que le travail eſclave. M. Poivre calcula que d'un ſeul Port de ce Royaume, de Faïfo, il étoit ſorti en 1749, 22,500,000 l. peſant de ſucre, deſtiné pour la Chine & l'Archipel Indien. Outre cette énorme exportation, la conſommation du ſucre eſt immenſe dans ce Royaume. Les Cochinchinois, perſuadés que c'eſt un aliment ſalutaire, le mêlent à tous leurs alimens, & engraiſſent avec la canne tous leurs beſtiaux, éléphans, buffles, chevaux.

Ce fait doit renverſer la ſeule objection des Planteurs, ſur laquelle il reſtoit encore des doutes dans l'eſprit des perſonnes qui ne ſe bornent pas aux raiſonnemens, & qui veulent des faits.

le réſultat, mais le bien de milliers de malheureux.

Il faut d'ailleurs ſe rappeller que la Nation Angloiſe eſt grande dans ſes conceptions, que, dans ſes ſpéculations commerciales, elle embraſſe le globe entier.

Sa prévoyance lui montre l'eſclavage des Noirs tendant vers ſa fin : c'eſt une maladie ſoumiſe maintenant à ſon topique. N'y eût-il qu'un ſeul des États-Unis qui eût affranchi les Nègres, cet acte d'une bienfaiſance éclairée ne peut que s'étendre. Il faudroit prouver, que la race humaine va rentrer précipitamment dans les ſiècles d'ignorance, pour ſe perſuader, que l'eſclavage des Noirs ne ſera pas bientôt entièrement aboli.

Hâter des évènemens de ce genre, lorſqu'on les prévoit, c'eſt en diriger les conſéquences ; c'eſt devenir maître de les tourner à ſon profit.

Il en eſt une, par exemple, que la politique peut prédire. La traite des Nègres entretient l'état affreux de guerre qui dépeuple & déſole l'Afrique : que la traite ceſſe, (& pourquoi ne ceſſeroit-elle pas, ſi l'Européen ne veut plus d'Eſclaves ?) que la traite ceſſe, & les guerres entre les peuplades Africaines perdront leur plus puiſſant motif.

Alors s'ouvriront avec plus de facilité tant de Contrées fermées juſqu'ici au commerce ; alors s'étendra le domaine de l'activité Européenne,

qui, craignant les limites long-temps avant de les avoir atteintes, entretient de perpétuelles ſemences de diſcorde, pour conſerver à ſon induſtrie des ſources ou des débouchés.

Ne doutons pas que ſi les Anglois adoptent l'affranchiſſement des Nègres, ils n'y enviſagent leur intérêt ; ne doutons, pas qu'en faiſant le ſacrifice d'un commerce qui emploie un ſi grand nombre de leurs vaiſſeaux & de leurs matelots, ils ne trouvent un emploi nouveau capable de compenſer celui qu'ils perdront ; ne doutons pas qu'ils n'aient prévu que leur commerce, pénétrant dans l'intérieur de l'Afrique, s'y agrandiroit, y créeroit des productions, des matières de nouveaux échanges (1), dès que la traite des Noirs, y excitant une horreur générale, préſenteroit plus de difficultés & moins d'avantages ; ne doutons pas enfin que ce peuple de commerçans ne ſonge à abréger, & même à s'épargner les langueurs ruineuſes que jettent dans les opérations du commerce, les révolutions qui tout-à-coup

(1) Pour répondre à une des objections les plus ſpécieuſes que les Planteurs font en Angleterre, le défaut d'emploi de vaiſſeaux, occupés annuellement à tranſporter plus de 100,000 Eſclaves, la Société de Londres a fait venir des échantillons de diverſes productions de l'Afrique, eſſentielles aux manufactures Angloiſes, qui créeroient un commerce d'échange, emploieroient une Marine, &c.

anéantiſſent un grand mouvement, une grande conſommation.

Ce calcul de la prévoyance eſt dans l'ordre naturel ; la France doit le faire. Si l'Européen, expiant enfin ſes erreurs, ſes atrocités paſſées, veut devenir le pacificateur de l'Afrique, pourquoi ne donneroit-elle pas la main à l'Angleterre, pour une entrepriſe honorable & utile pour les deux Pays (1) ? Vous rendrez donc, Meſſieurs, un vrai ſervice à notre Patrie, en concourant à ſon ſuccès, avec la Société de Londres, en la ſuivant dans ſa marche & dans ſes travaux.

Il eſt important de vous détailler ici cette marche & ces travaux.

La Société de Londres a un Comité, dont l'objet eſt de recevoir les ſouſcriptions, d'entretenir les correſpondances nombreuſes qu'elle a dans toutes les parties du monde, de faire toutes les recherches poſſibles pour éclairer cette matière, connoître le véritable état des Noirs, ſoit en

(1) Il ſera facile de démontrer un jour que la France n'a pas tant d'obſtacles à combattre que l'Angleterre, pour abolir l'eſclavage dans ſes Colonies. Car, par exemple, l'objection ſur la diminution de l'emploi de la marine, eſt preſque nulle pour la France. La Traite Françoiſe eſt très-languiſſante ; elle ſe ſoutient à peine, malgré les faveurs & les primes dont l'accable le Gouvernement. Sous ce point de vue, l'intérêt du Fiſc & de la Nation ſe trouve donc dans cette opération.

Afrique, ſoit dans les Iſles, pour répondre à toutes les objections des *Planteurs* ou du Gouvernement. Son objet encore eſt de faire toutes les démarches néceſſaires auprès du Miniſtère, & des Membres du Parlement, pour faire réuſſir le Bill d'affranchiſſement.

Si vous vous déterminez à fonder une Société à l'inſtar de celle de Londres, il ſera convenable de fixer la quotité de la ſouſcription qui donnera le droit d'en être membre ; & le produit de ces ſouſcriptions ſubviendra aux fraix néceſſaires pour les divers travaux qu'entreprendra la Société. Car il ne faut pas ſe le diſſimuler, malgré le zèle généreux qui engagera beaucoup d'hommes éclairés à concourir au ſuccès de cette entrepriſe, il ſeroit impoſſible de la ſoutenir long-temps, ſans les ſecours conſtans d'une ſouſcription pécuniaire.

La Société devra nommer un Comité pour arrêter les travaux particuliers, & pour les exécuter ; ils ſeront de différens genres.

D'abord la Société de Londres nous a adreſſé preſque tous les ouvrages publiés en Anglois ſur cette queſtion. Une partie en eſt déjà traduite, tel que ceux de *Benezet*, de *Clarkſon*, de *Ramſay*, &c.

Il importe d'en accélérer la publication. La queſtion y eſt enviſagée ſous tous les aſpects : ces ouvrages peuvent donc commencer à diſſiper les préjugés vulgaires contre l'affranchiſſement des

Negres. D'ailleurs le nombre des pamphlets s'augmentant tous les jours, & offrant preſque tous, ou des faits précieux, ou des réflexions importantes, il faut ne rien perdre, & cependant ne pas ſe laiſſer accabler par une abondance, qui, ſurvenant tout-à-coup, effrayeroit un public, qui ne ſe familiariſe que depuis peu de temps avec les diſcuſſions ſérieuſes. L'impreſſion de toutes ces traductions doit donc être un des premiers objets ſur lequel le Comité doit fixer ſon attention.

Il ne doit pas ſe borner à la publication des ouvrages Anglois. Il en exiſte en Francois de très-eſtimables, mais oubliés. Il faut les rechercher, les examiner, en rendre compte, & juger s'il ſeroit néceſſaire de les publier de nouveau. Il en eſt, ſans doute, dans ce nombre, qu'il faudra écarter; mais en les rejettant à cauſe de leur foibleſſe, la Société n'imitera pas ſans doute l'injuſtice de ceux qui les livrent au ridicule, en les traitant de déclamations. Louons l'intention; taiſons le défaut de talens. Le défaut de talent n'eſt-il pas compenſé par une louable intention ?

On pourroit reprocher à la Société, ou de la foibleſſe dans ſa cauſe, ou de la mauvaiſe foi, ſi elle bornoit ſes recherches aux ouvrages publiés pour la cauſe des Nègres : il faut les étendre aux écrits contr'elle. Car pour le déshonneur de l'eſpèce humaine, il a exiſté, dans

notre Nation même, des hommes assez prévenus, ou assez cruels pour justifier les tourmens de l'esclavage des Nègres. Il faut lire attentivement leurs écrits, recueillir toutes leurs objections, afin de n'en laisser aucune sans réponse.

La Société de Londres, pleine de l'esprit qui a toujours animé les Quakers, & voulant faciliter la propagation de la lumière, en facilitant l'achat des livres qu'elle publie, les vend toujours au plus bas prix possible. Son exemple méritera d'être suivi ; & lorsque la Société sera consolidée, elle devra, comme celle de Londres, consacrer une partie des fonds de la souscription à faciliter l'achat de ces ouvrages à la classe de citoyens qui cherchent à s'éclairer, & auxquels la médiocrité de leur fortune fait craindre la dépense.

Le Comité de Londres paie des sommes considérables, pour insérer dans les papiers publics, des avertissemens, ses rapports & ses transactions. Heureusement on n'aura point de semblable dépense à faire en France. Les Journaux n'y sont assujettis à aucune taxe ; mais la Société devra prendre des arrangemens avec toutes les Gazettes & les Journaux, pour y faire insérer les détails de la cause des Nègres, les évènemens que sa discussion doit amener, les diverses résolutions du Comité de Londres, des villes de l'Angleterre,

& des Corps de France, ſi l'exemple de l'Angleterre y eſt ſuivi.

Il faut eſpérer qu'il régnera, parmi les Journaliſtes François, un concours généreux pour ſeconder la Société. Les malheureux ont droit à cette publicité, puiſqu'elle eſt aujourd'hui l'un des plus puiſſans moyens pour les ſecourir ; & l'Écrivain qui priveroit les Noirs de ce moyen, diſons mieux, de ce droit, mériteroit d'être flétri, comme le complice de leurs tyrans.

Pour être inſtruit ſucceſſivement de tout ce qui ſe paſſera en Angleterre, relativement à cette cauſe, la Société devra entretenir une correſpondance conſtante avec le Comité de Londres, déposer dans des regiſtres, ſes lettres, ſes réſolutions, avant de les livrer à la preſſe. Elle devra également faire part au Comité de Londres de tous les renſeignemens qu'elle ſe procurera, de tous les Ouvrages qu'elle publiera, de tous les pas qu'elle fera vers les ſuccès de cette cauſe. Par cette double correſpondance, la lumière des deux Pays leur deviendra commune preſque au même inſtant ; les travaux s'abrégeront, & l'aveugle cupidité, pourſuivie du même coup dans tous deux, y perdra peut-être en même temps ſon procès.

Cette communication devient d'autant plus eſſentielle, que l'affranchiſſement des Nègres ne de

vant être que ſucceſſif & ſubordonné à des eſſais, à des précautions, l'expérience d'un pays ſera une leçon utile pour l'autre.

Indépendamment de ces objets, auxquels la Société Françoiſe doit ſe conſacrer, il en eſt un particulier à la France, dont le patriotiſme lui fait la loi de s'occuper ſpécialement. Elle doit faire des recherches ſur l'état des Noirs dans nos Iſles, ſur le traitement qu'ils y éprouvent, ſur le rapport dans lequel ils peuplent ou diminuent, ſur le nombre de recrues annuelles, néceſſaires pour ſoutenir les travaux & le produit annuel, ſur la manière dont ſe fait cette recrue, ſur les Nègres que la contrebande introduit, ſur l'état & les mœurs des Nègres fugitifs ou marons, ſur le nombre des vaiſſeaux que les François emploient à ce trafic, ſur la quantité de Matelots que ce commerce dévore annuellement. Il faudra rechercher encore quelle ſera, relativement à l'importation & au produit de l'induſtrie des Nègres des Iſles Françoiſes, l'influence de l'acte du Parlement Anglois qui défendra la Traite des Nègres, & affranchira les Eſclaves Anglois. Cette partie des travaux de la Société doit exciter le plus grand intérêt dans tous les Patriotes François. Le Comité, qui ſe charge de cette tâche difficile & importante, peut donc eſpérer que ſes travaux ſeront protégés & accueillis par le Miniſtère François. Un comité peut ſeul le mettre à portée

de convaincre la Nation que les productions de nos Iſles ne ſeront que plus abondantes ſous le régime de la liberté, que par conſéquent elle ne perdra rien à l'affranchiſſement des Noirs, & à la proſcription de toute importation ultérieure d'Afrique.

Nous objecteroit-t-on qu'une Société pareille eſt inutile en France ; que le ſort des Nègres y dépend du Miniſtère ; que, ſans cette Société, il peut ſe procurer des lumières capables de le déterminer?

Eh ! qui les lui donneroit ? Les Planteurs ? Leurs habitudes, leurs préjugés, la crainte de nuire à leurs intérêts mal-entendus les arment contre la vérité ; tandis que la Société n'aura d'autre intérêt que celui de l'humanité, du bien public. Les préjugés des Planteurs pourroient induire le Gouvernement en erreur, s'ils n'avoient aucun contradicteur, & la Société ne peut jamais chercher à les tromper. Elle ſera tout à la fois le défenſeur des Nègres, de l'intérêt national, de l'intérêt du Fiſc, de celui des Planteurs même ; car elle doit chercher le moyen de concilier le reſpect pour leur propriété, avec celui qu'on doit à l'humanité. Suppoſez enfin un Planteur impartial, de bonne foi, prêt à communiquer ſes lumières : certes il ne faut pas les rejeter ; mais que ſeront-elles en comparaiſon des lumières que la Société peut réunir ? Il eſt ſeul ; elle ſera nombreuſe : ſes connoiſſances

ſeront bornées à ſa plantation ; celles de la Société ſeront univerſelles : le zèle d'un tel Planteur peut ſe ralentir ; celui de la Société ſera conſtant & infatigable.

Le Miniſtère pourroit-il eſpérer d'être éclairé par les Marchands de Nègres ? Mais c'eſt préciſément dans cette claſſe d'hommes que ſe trouve le plus profondément enraciné le malheureux préjugé qui confond le Noir avec la bête de ſomme. La manière dont ces marchands de chair humaine achètent, tranſportent, trafiquent leurs ſemblables, n'annonce t-elle pas l'oubli le plus complet du rang que tiennent, dans l'ordre des êtres, les malheureux Noirs ? Et ce crime ne les rend-il pas récuſables dans la cauſe de leurs victimes ?

Enfin, dira-t-on qu'il eſt dans cette Capitale & dans les Provinces des hommes ſincèrement animés par l'eſprit public, bien capables de s'occuper de recherches, & de donner des renſeignemens ſur cette matière ? Mais ces hommes ſont iſolés : tous leurs efforts ſeroient vains. Ils adreſſeront des Mémoires au Miniſtère ; mais preſque toujours ces Mémoires reſtent enſevelis dans la pouſſière des Bureaux. Publient-ils leurs idées ? Parviennent-ils à électriſer le public ? L'enthouſiaſme du Public paſſera comme l'étincelle électrique : l'homme de bien ſe laſſera donc de l'inutilité de ſes efforts ; il ſe laſſera d'autant plus, que voué par

goût à la retraite, étranger aux routes, au manèg
de la Cour, il doit être plus promptement rebut
par les lenteurs, les dédains, ou l'indifférence de
cabinets ſur cet objet.

A tous ces obſtacles, il n'eſt qu'un ſeul remède
réuniſſez toutes les forces des gens de bien, pou
les diriger vers le but commun. Qu'en partant d
cette réunion, celui qui a des connoiſſances le
communique ; que celui qui a du talent écrive
ou parle ; que celui qui a des habitudes à la
Cour, plaide cette grande cauſe auprès des Miniſ-
tres ; que tous (1) concourent d'un commun ac-
cord à éclairer tout-à-la-fois le Gouvernement &
le Public, qu'ils s'en faſſent une occupation conſ-
tante, & rien ne réſiſtera à des efforts toujours
ſagement dirigés.

Voilà, Meſſieurs, les objets qui doivent fixer
l'attention de la Société, non pas un moment,

---

(1) Quand nous diſons tous, nous ſommes loin d'exclure de cette bonne œuvre les Planteurs. Nous ſommes perſuadés qu'il en eſt qui ne voient qu'avec douleur l'affreuſe exiſtence des Nègres; qui ne s'oppoſeroient point à l'abolition de l'eſclavage, ſi l'on pouvoit le concilier avec un ſacrifice de leurs intérêts, qui ne fut pas trop grand. Le Comité doit être ouvert à ces Planteurs ; il doit ſolliciter leurs lumières, travailler, diſcuter cette cauſe avec eux ; il ne doit pas même rejeter ceux qui ſeroient moins humains, puiſqu'il s'occupe de leur intérêt comme de celui des Nègres.

non pas un jour, non pas une année, mais tout
e temps qui s'écoulera juſqu'à ce qu'elle ait obtenu
a liberté de nos frères.

Tous ces Membres doivent dire, ce que di-
ſoit un Quaker de Londres, à qui l'on témoignoit
des doutes ſur le ſuccès du Bill prochain : « Ami,
» s'il ne paſſe pas cette année, nous le préſente-
» rons l'an prochain ; nous le préſenterons pen-
» dant cinquante ans, s'il eſt néceſſaire. C'eſt
» une miſſion du Ciel, il faut la remplir. Il eſt
» impoſſible que la vérité ne l'emporte pas enfin.
» Benezet, mon frère, a réuſſi pour l'Amérique,
» & il eſt parti d'un point plus éloigné que nous.
» Il étoit le premier, & nous venons à ſa ſuite,
» lorſque les eſprits ſont déjà ébranlés : il étoit
» ſeul, & nous ſommes nombreux ».

Oui, Meſſieurs, la vérité l'emportera auſſi dans notre Patrie, ſi nous voulons perſévérer dans cette miſſion avec la même conſtance, le meme zèle que les Quakers, ſi, comme eux, nous avons ſoin d'éviter cet eſprit d'orgueil, de prétention, de deſpotiſme, qui rend inutiles & ſouvent funeſtes les meilleures intentions ; ſi, pénétrés d'un eſprit de fraternité, d'égalité, ſans lequel il n'y auroit que de l'inconſéquence, & peut-être de l'hypocriſie à défendre cette cauſe, ſi nous cherchons à nous aider réciproquement dans nos travaux ; ſi nous cherchons enfin, dans nos aſſemblées, non à qui parlera le

plus brillamment, mais à qui portera plus d'énergie ſincère pour le bien, avec plus d'abnégation de ſoi-même. La verité ſentie par une ame de feu, ſoutenue par une conſtance inébranlable, prononcée par une bouche ſincère, ne trouve point d'ennemis, point d'objections.

Gardons-nous donc d'être effrayés des obſtacles; conſidérons le bien qui réſultera de nos travaux, lors même que le ſuccès ne les couronneroit pas (1); conſidérons qu'en faiſant faire un pas à la liberté, nous en faiſons faire un autre à notre Nation vers l'eſprit public; conſidérons que nous accoutumerons nos concitoyens à s'occuper d'objets graves & ſérieux; & quel bien ne doit-on pas attendre de l'habitude de ces méditations ſérieuſes?

Gardons-nous encore d'être effrayés de la petiteſſe des moyens avec leſquels la Société commencera ſes travaux; rappellons-nous l'hiſtoire de Benezet & de la Société de Londres; il étoit ſeul, & quatre ou cinq perſonnes ont formé cette Société qui réunit aujourd'hui des milliers de ſuffrages. La Société Françoiſe en comptera peut-être

---

(1) Il en exiſte déjà un exemple frappant, qu'on ne peut attribuer qu'à la grande fermentation cauſée par la Société de Londres. L'aſſemblée générale de la Jamaïque a paſſé le 29 Novembre 1787, un Bill pour adoucir le ſort des Nègres. Il établit dans chaque Paroiſſe un Conſeil de protection pour ces infortunés; il condamne à la peine de mort, ſans eſpoir de pardon, tout meurtre commis ſur un Eſclave.

autant, quand l'opinion publique ſera formée ; quand la conſidération environnera la cauſe des malheureux Nègres ; alors accourra de toutes parts une foule d'hommes en place qui deſirent ſecrettement cette réforme, mais juſqu'ici trop retenus peut-être par la crainte d'être accuſés d'enthouſiaſme, d'amour de l'innovation. Rappellons-nous le moment où la Société ſe forme, moment d'une fermentation précieuſe, excité par le reſpect de l'humanité ; moment où les eſprits, laſſés de la frivolité, ſentent le beſoin d'être quelque choſe. — Rappellons-nous le caractère de notre Nation ; caractère empreint plus qu'aucun autre de la bienveillance univerſelle. Rappellons-nous enfin les vœux du Miniſtère actuel pour l'extirpation des abus dans tous les genres, & ſa facilité à accueillir les idées de réforme. Lorſqu'il verra la Nation convaincue que l'eſclavage des Nègres eſt un crime, & que la nature a ſagement attaché plus d'avantages réels au travail de la liberté qu'à celui de la ſervitude, le Miniſtère balancera-t-il à porter lui-même au Souverain un vœu univerſel, que ſon cœur doit accueillir avec empreſſement ? Ses prédéceſſeurs ont ſolemnellement déclaré, (1) *que tous les hommes étoient libres par Nature ; que le Royaume des Francs devoit l'être en réalité comme de nom.* Guidés par ce principe, ils

(1) *Voyez* les Ordonnances de 1315 & 1318.

ont ſucceſſivement affranchi les ſerfs de leurs États. Notre Monarque a lui-même aboli les derniers reſtes de la ſervitude. Comment ſa main bienfaiſante ne s'étendroit-elle pas un jour ſur les Nègres qui vivent ſous ſes Loix? Les Colonies Françoiſes ne ſont-elle pas partie de ſes États ? Les Nègres ne ſont-ils pas ſes ſujets, comme les Blancs qui les habitent ?

*FIN.*

E 788
B659d